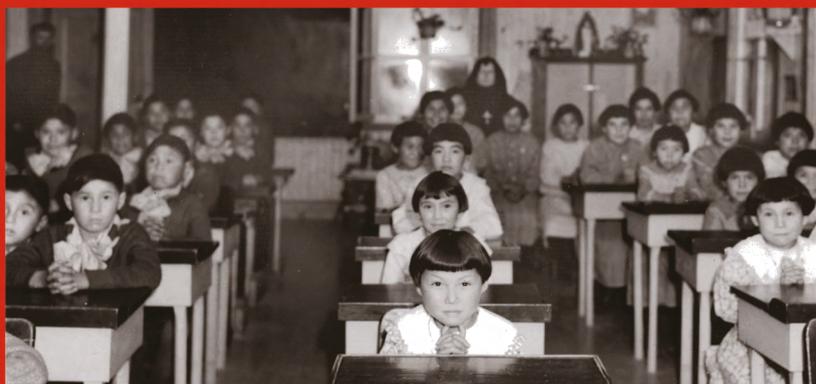


MICHEL JEAN

Le vent en parle encore

La réédition du *best-seller* de MICHEL JEAN
sur les pensionnats autochtones



DU MÊME AUTEUR

- « Les Grands Arbres », dans *Wapke* (dir.), collectif, Éditions Stanké, 2021.
- Atuk, elle et nous*, Éditions Libre Expression, 2021.
- Kukum*, Éditions Libre Expression, 2019.
- Tsunamis*, Éditions Libre Expression, 2017.
- « Où es-tu ? », dans *Amun* (dir.), collectif, Éditions Stanké, 2016.
- « Noir », dans *Comme chiens et chats*, collectif, Éditions Stanké, 2016.
- La Belle Mélancolie*, Éditions Libre Expression, 2015.
- « London Calling », dans *Pourquoi cours-tu comme ça ?*, collectif, Éditions Stanké, 2014.
- Le vent en parle encore*, Éditions Libre Expression, 2013 ; collection « 10 sur 10 », 2015.
- Une vie à aimer*, Éditions Libre Expression, 2010 ; collection « 10 sur 10 », 2014.
- Elle et nous*, Éditions Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2016.
- Un monde mort comme la lune*, Éditions Libre Expression, 2009 ; collection « 10 sur 10 », 2014.
- Envoyé spécial*, Éditions Stanké, 2008 ; collection « 10 sur 10 », 2011.

MICHEL JEAN

Le vent
en parle
encore

 Libre
Expression



Province de Québec.
Principaux lieux mentionnés dans le roman.

*Plusieurs membres de ma famille ont
fréquenté le pensionnat de Fort George.
Ce livre leur est dédié.*

« Très vite dans ma vie il a été trop tard. »
Marguerite Duras, *L'Amant*, 1984.

LA FUITE

La pelle frappe le sol, comme la hache l'arbre à abattre. Cette terre ne se laisse pas travailler facilement et l'acier s'y enfonce avec difficulté. Il creuse, un coup à la fois, avec une sourde résolution. À mesure que s'ouvre le sol, il bute contre des pierres, de plus en plus nombreuses, de plus en plus grosses, qu'il extrait à la main, une à une.

Le vent du nord gifle son visage. Les effluves de sel et d'algues lui donnent la nausée. Sur ses joues, les larmes se mêlent à la sueur. Le vacarme de la mer, griffant de sa rage les rochers dégarnis, couvre le bruit de son travail.

Quand le trou est assez profond, il s'en extirpe enfin. Son regard mouillé se perd un instant au fond de la fosse. Puis il se tourne vers le vent pour le défier une dernière fois. Il voudrait hurler plus fort que l'océan, cracher son dégoût, vomir sa honte pour la jeter à la face de ce monde de roche et de sel. Mais face à l'immensité sombre et mouvante de l'océan, sa gorge d'homme de la forêt et des montagnes reste nouée.

Il hésite, puis, résigné, prend dans ses bras le corps qui gît sur le sol, vérifie une dernière fois qu'il

est bien enveloppé dans l'épaisse couverture de laine qu'il a volée. Il aurait préféré un autre linceul, une peau de caribou ou, mieux, d'ours. Une fourrure chaude pour le protéger de la morsure du froid cruel qui règne en ces lieux, même si cela n'a plus vraiment d'importance.

Il serre contre lui le corps déjà raide pour lui transmettre un peu de sa propre chaleur. Un peu de sa vie. Une dernière fois. Puis il descend dans la fosse, dépose avec soin le cadavre sur le sol gelé. Il place ensuite des pierres autour pour former une barrière, puis par-dessus le corps. Quand il a fini, il remonte et, avec la pelle, entreprend de refermer le trou. Il s'assure de bien égaliser le sol pour que personne ne puisse trouver ce qu'il vient de cacher, recouvre ensuite la tombe de roches, de bouts de bois flotté et de branches d'arbres pour effacer toute marque de son passage, comme son père et son grand-père lui ont appris à le faire. Un chasseur suit les pistes; invisible, il ne laisse pas de traces derrière lui.

Il peut partir. Le temps presse. Il marche rapidement et le sable crisse sous ses pas. Il ne s'inquiète pas, car personne ne vient dans cette partie de l'île la nuit. Le chemin longe la côte et, de l'autre côté du bras de mer, il aperçoit le continent dans la lumière blafarde de la pleine lune, terre ingrate, desséchée et plate comme l'océan dont elle porte les parfums de sel. Mais plus loin se dessine la lisière opaque de la forêt. Elle, elle lui donne des forces.

Il prend la route à droite et s'enfonce vers le centre de l'île pour contourner le village. La voie

passé au pied d'une petite colline au sommet chauve balayé par le vent. Il accélère le pas pour atteindre au plus vite l'autre rive avant l'arrivée des employés, avant, surtout, le départ du traversier. Il marche maintenant sur le côté de la route, silencieux, les sens à l'affût, guettant le passage éventuel d'un véhicule, prêt à sauter dans le fossé au moindre bruit. Mais il sait se rendre invisible.

À l'est, le soleil émerge de la forêt, rougit le ciel, immense. Le jour va bientôt se lever. Il faut faire vite. L'air frais emplît ses poumons alors qu'il court sans bruit. Il aperçoit enfin le bac accosté au quai. Ce n'est qu'une petite barge rectangulaire, à la peinture verte et blanche écaillée. La rampe d'accès permettant aux véhicules d'embarquer est abaissée. Les employés l'ont sans doute laissée ainsi la veille. Il s'approche à pas de loup, comme il sait le faire depuis qu'il est enfant, se cache derrière les fourrés, jette un dernier coup d'œil autour de lui. Puis, rassuré, il saute à bord et se dissimule sous une épaisse bâche grise qui recouvre les cordages près de la cabine du pilote. Il s'enfouit avec soin sous la masse tressée. L'odeur de pétrole le prend à la gorge. Il serre les dents, se cale contre le métal froid. Le vent venu du large souffle. Le bateau ondule, craque. L'attente. Interminable.

Au bout d'une trentaine de minutes, il perçoit au loin le son de pas lourds. Deux hommes sautent à bord. De sa cachette, il les entend procéder avec méthode aux manœuvres, mille fois répétées, de mise en marche. Un véhicule monte. Un autre le suit. L'homme abrité sous la toile écoute, chasseur

embusqué. Un grincement métallique. La rampe d'accès se soulève. Le moteur gronde, le transbordeur tressaute et bouge enfin. Le pouls de l'homme s'emballe à mesure qu'il s'éloigne de l'île et se rapproche de la forêt. Il la sent. L'excitation le gagne. Mais il doit se calmer ; il ne peut se permettre la moindre erreur. Une autre chance de s'échapper ne se présentera pas. Alors il ferme les yeux. Des hommes parlent près de lui mais il ne les écoute pas. Il se concentre et, peu à peu, sa respiration ralentit. Il est prêt.

Le pilote coupe le moteur. Le bateau file un moment en silence sur l'eau. Puis l'engin rugit à nouveau, plus fort, l'embarcation ralentit. La structure de métal frémit sous l'effort. Le bac glisse jusqu'au quai, accoste. Quelqu'un court sur le pont. Un marin, sans doute, en train de l'amarrer. L'homme sous la bâche entend une fois de plus le grincement de la rampe d'embarcation, à l'avant cette fois, qui s'abaisse. Des moteurs démarrent, les deux véhicules quittent le traversier qui tangué. Le moment approche. D'autres camions montent à bord. Le rituel monotone des transbordeurs qui parcourent toujours le même chemin.

Il entend le bruit sourd des amarres sur le pont annonçant que le bateau se prépare à partir. L'homme gonfle ses muscles endoloris. Au moment où le bac tremble sur l'eau, il bondit de sa cachette. Quelques enjambées lui suffisent pour atteindre le bastingage. Le bateau s'éloigne déjà du quai. Il bondit sur la rampe de métal, puis se projette en

avant. Une seconde, il vole au-dessus de l'eau. Le pilote et son assistant n'ont pas eu le temps de réagir. Ils regardent avec surprise l'ombre, sortie de nulle part, bondir vers le quai. Le pilote hésite. Doit-il faire demi-tour pour attraper le fuyard ? Il y renonce. Son travail consiste à conduire ce bateau et non à jouer au policier. Et puis, il n'a jamais vu cet homme, et son sort lui importe peu. Le fugitif a réussi à atteindre le quai d'un bond fulgurant et il court maintenant à grandes enjambées. Quelques passants l'ont vu sauter et le regardent foncer vers la forêt.

Chaque foulée le rapproche de la lisière des arbres et l'éloigne de l'océan Arctique. Son cœur cogne, ses tempes battent au même rythme. Mais rien ne peut désormais l'arrêter. Au loin, le bachoteur le regarde disparaître. *Sûrement un désaxé*, pense-t-il. Se sauver dans le bois, quelle idée ridicule et surtout, suicidaire. Personne ne peut survivre dans cette forêt maudite. En bon marin, il se sent bien plus en sécurité au milieu de l'immensité d'eau glacée que dans cette mer d'arbres qui vient d'engloutir le fuyard. *Ce fou court à sa perte*, se dit-il. Qui il est n'a pas d'importance, désormais, car plus personne n'en entendra jamais parler. Le pilote se retourne, le vent du large fouette son visage.

L'AVOCATE ET LE NAKOTA

Montréal

Ses escarpins résonnent sur le béton. Tout en elle exprime l'empressement : sa façon de bouger, de parler, de sans cesse jeter un coup d'œil à sa montre, de surveiller les messages sur son téléphone cellulaire.

Audrey Duval avance entre les épaves humaines, tentant d'y reconnaître un visage. Sa silhouette fine et ses vêtements jurent avec la faune du quartier. Elle tient dans une main sa mallette noire d'avocate et, dans l'autre, une photo sur laquelle apparaît l'image d'un homme vieilli trop vite, au visage rond traversé de rides, avec des cheveux en bataille, une moustache clairsemée et un nez épaté. Il possède le regard triste et embrouillé de ceux qui ont abusé trop longtemps de drogue et d'alcool frelaté.

— Avez-vous vu Ernest Picard ?

L'homme à la barbe blanche, cernée de jaune, la regarde sans la voir.

— As-tu de l'argent pour un café ? réussit-il à dire pour toute réponse.

L'avocate ne se décourage pas, offre quelques pièces puis continue son chemin. Depuis deux jours elle cherche son homme, comme elle l'a fait avant pour

Gertrude Jourdain, Pascale Gill, Linda Bacon et plusieurs autres. Et cette fois encore, elle doit se résoudre à demander l'aide de Jimmy. Le vieux Nakota n'est guère difficile à trouver. Il passe ses journées dans sa roulotte où il accueille les Autochtones dont personne d'autre ne se préoccupe. Les perdus, les abandonnés. Ces hommes et femmes qui ont quitté leur réserve pour venir s'échouer dans une ville qui n'en veut pas.

Audrey entre sans frapper et surprend Jimmy en train de faire chauffer la soupe qu'il distribuera ce soir.

— J'ai de nouveau besoin de vous, Jimmy, dit l'avocate en s'asseyant sur un banc recouvert de similicuir.

— Laissez-moi deviner. Vous cherchez quelqu'un ?

— Ne vous moquez pas de moi, lui lance-t-elle d'une voix sèche en plantant ses yeux verts sur lui.

La jeune légiste a l'habitude de bousculer les gens quand les choses ne vont pas assez vite à son goût. Mais depuis quinze ans qu'il patrouille en ville pour porter secours aux itinérants autochtones, le Nakota en a vu d'autres. Il a connu des débuts modestes alors qu'il arpentait seul les rues, prodiguant de l'aide comme il le pouvait. Mais peu à peu, de plus en plus de personnes, touchées par son dévouement, ont commencé à l'aider. Des gens d'affaires se sont mobilisés pour soutenir son action. Aujourd'hui, Jimmy dispose d'un centre pour accueillir les itinérants la nuit et, le jour, il sillonne les quartiers qu'ils fréquentent dans sa popote mobile multicolore que tous reconnaissent de loin.

Avec le temps, Jimmy est devenu une institution et les médias lui consacrent souvent des reportages. Son

histoire a tout pour séduire. Membre de la nation Nakota, il a vu le jour à Regina dans la province de la Saskatchewan, Jimmy, après des années passées dans la rue, en a eu un jour assez de son existence misérable. Caché dans un train de blé, il a traversé la moitié du Canada pour échouer à Montréal. Il a cessé de boire et depuis il voue sa vie à aider les autres à s'en sortir, comme lui-même a réussi à le faire.

— Qui est-ce, cette fois, Audrey?

Le regard doux et la sagesse ancienne du vieil homme arrivent toujours à apaiser le caractère impétueux de la jeune femme.

— Il s'appelle Ernest Picard. C'est l'un des derniers sur ma liste. Je le cherche depuis deux jours, sans succès.

Elle tend la photo à Jimmy, qui scrute le visage usé, imprimé sur le papier jauni.

— C'est Ernie. Ça fait un bout de temps que je ne l'ai pas vu. Presque une semaine.

Certains fréquentent de temps en temps la roulotte ou le centre. Ernest Picard, lui, compte parmi les habitués qui viennent tous les jours.

— Ernie est un type renfermé. Il ne parle presque jamais et vit replié sur lui-même. Il n'a que son chien dans la vie, Bobby, un gros bâtard jaune, doux comme un agneau, qui le suit à la trace, dit-il en passant la main dans ses longs cheveux blancs.

L'avocate saisit son téléphone qui vient de sonner :

— Audrey Duval !

Jimmy observe la jeune femme. Elle doit avoir une trentaine d'années. Grande, mince, de magnifiques

cheveux bruns tombant sur ses épaules. Ses yeux d'un vert olive, un peu éloignés l'un de l'autre, lui donnent un regard à la fois étrange et beau. Elle porte une robe à motif d'un tissu léger qu'elle a dû payer très cher. Depuis quelques mois, l'avocate a entrepris de retrouver les Innus de Mashteuiatsh qui ont été envoyés de force à l'ancien pensionnat de Fort George, à la baie James, et qui ont droit maintenant à une indemnisation de la part du gouvernement canadien. La somme varie de quelques milliers à plusieurs centaines de milliers de dollars selon les cas et Audrey fait parfois appel à lui pour en retrouver la trace.

— Merci pour tout, sergent Olivier.

Une ombre traverse le regard d'Audrey.

— Mauvaise nouvelle, maître ?

— La police a trouvé le corps d'un homme dont le profil ressemble à Ernest. Overdose ou un truc du genre, selon les premières constatations. On dirait que le vieil Ernest a fini par craquer.

— Un autre, souffle Jimmy.

Il a vu beaucoup des siens mourir seuls, démunis. Chaque fois, cela lui pince le cœur.

— Un chien montait la garde près du corps, selon l'inspecteur à qui je viens de parler. Un gros chien jaune. Je passe à la morgue pour l'identification. Voulez-vous m'accompagner ?

— Non. Je préfère concentrer mon énergie sur les vivants. Pour eux, je peux encore faire quelque chose.

Jimmy retourne à sa cuisine. Audrey prend le chemin de la morgue, où elle reconnaîtra, trop tard, l'un de ceux qu'elle voulait aider.

CADAVRES

Montréal

Un vieil édifice d'une dizaine d'étages, rue Parthenais, abrite le bureau du coroner. Le modeste bâtiment de brique rouge au style victorien se trouve à proximité du quartier général de la Sûreté du Québec. L'imposante construction moderne de béton et de verre, ceinturée de hautes grilles métalliques, domine le quartier. Elle accueille aussi un centre de détention.

Audrey déteste cet endroit. Elle ne supporte pas de se retrouver à proximité de voleurs, de meurtriers ou de violeurs. Ces criminels lui donnent froid dans le dos. Elle n'aime guère plus la fréquentation des policiers et leurs manières rustres, acquises à force de se frotter à la lie de la société.

Le quartier général de la Sûreté du Québec se trouve à l'est de Montréal, un quartier peuplé d'immeubles décrépits, traversé de rues et de trottoirs mal entretenus. Pas surprenant qu'au sordide de l'univers du droit criminel elle ait préféré celui, feutré, des affaires. Le bureau qu'elle occupe au sommet d'une élégante tour de verre du centre-ville

offre une vue imprenable au sud sur le fleuve Saint-Laurent, à l'ouest sur le mont Royal et, au nord, sur les montagnes des Laurentides, qui se dressent à l'horizon par temps clair. Les contrats, les droits, les licences composent un univers rationnel où chaque élément obéit à une logique. Son esprit cartésien y navigue avec aisance, remontant les fils, dévoilant la brèche qui lui permet de contourner une difficulté. Audrey possède une mémoire infailible et rien ne lui échappe. Cette intelligence vive et sa capacité de travail lui ont valu une place chez Beckam et Elkman, le plus gros cabinet de la ville.

C'est le hasard et une bonne action qui ont conduit cette femme sophistiquée entre les murs lugubres du bureau du coroner pour identifier le cadavre d'un itinérant. Le barreau incite chaque année ses membres à accepter et à plaider sans honoraires une cause. Une forme de charité qui a l'avantage de donner accès à la justice à des gens qui n'en auraient pas les moyens. Surtout au tarif horaire exigé par Audrey. Cela permet en même temps à la profession d'avoir la conscience tranquille.

Audrey opte d'habitude pour des affaires qu'elle sait gagnées d'avance et qu'elle pourra mener rondement. Mais, cette fois, en lisant un article du *Globe and Mail* de Toronto, elle est tombée sur une histoire qui l'a interpellée sans qu'elle ne sache trop pourquoi. Le journal racontait comment, au début du xx^e siècle, les jeunes Autochtones avaient été envoyés de force par le gouvernement canadien dans des établissements d'enseignement. Au lieu de les

éduquer comme on l'avait promis aux parents, les pensionnats visaient plutôt à assimiler les enfants. Le journal expliquait ainsi que plus de cent cinquante mille membres des Premières Nations, Inuit et Métis avaient été arrachés à leurs familles, délibérément coupés de leur culture et soumis à une forme de lavage de cerveau. Dans ce que le Canada appelait les pensionnats autochtones, beaucoup d'enfants avaient subi des sévices, des agressions sexuelles.

Comme bon nombre de ses compatriotes, Audrey ignorait jusque-là que, sur environ cent trente-neuf pensionnats ouverts au pays, douze l'avaient été au Québec. Comment un peuple qui lutte contre l'assimilation depuis trois cents ans a-t-il pu lui-même tenter d'en acculturer un autre ? L'idée lui avait paru d'autant plus choquante que les pensionnats étaient dirigés par le même clergé qui, dans le passé, s'était posé en rempart contre l'intégration forcée des francophones. L'article mentionnait, et cela avait frappé la curiosité de l'avocate, qu'une entente avait été conclue entre Ottawa et les Autochtones à la suite d'un recours collectif. Elle prévoyait une indemnisation totale de 1,9 milliard de dollars pour les anciens pensionnaires. Mais le journal rapportait qu'un certain nombre d'entre eux ne réclamaient pas leur dû, comme s'ils avaient disparu dans la nature.

Ces gens avaient besoin d'aide ; Audrey avait décidé de s'en charger. Touchée par le drame de ces enfants arrachés à leurs familles, elle pourrait faire sa part pour réparer l'injustice. De toute façon, leur cause

lui semblait plus pertinente que le litige sur un problème de zonage agricole qu'elle avait réglé l'année précédente. Faire payer une partie fautive, c'était sa spécialité. L'avocate avait donc choisi un établissement au hasard. Comme elle avait visité l'été d'avant la région du Lac-Saint-Jean, elle avait opté pour celui de Fort George, où les Innus de Mashteuiatsh, près de la petite ville de Roberval, avaient été envoyés. C'était d'ailleurs l'un des premiers du genre ouvert au Québec. Dans le reste du Canada, les pensionnats s'étaient multipliés depuis la première partie du XIX^e siècle. Fort George en comptait deux : l'un anglican, l'autre francophone et catholique, dirigé par des pères oblats. C'est ce dernier que les jeunes Innus de Mashteuiatsh avaient fréquenté autrefois et ce sont eux que l'avocate allait aider.

Dès le départ, la tâche s'était révélée plus compliquée que prévu. Beaucoup des anciens pensionnaires avaient quitté la réserve. Ils vivaient dans la rue ou s'étaient simplement volatilisés. Audrey avait tout de même réussi à retrouver quarante-quatre personnes. Ernest était le quarante-cinquième. Le cinquième pour qui elle arrivait trop tard. Cela lui brisait le cœur.

— Signez ici, maître.

Le gardien de sécurité lui tend un registre. Audrey le prend d'un geste mécanique, y inscrit son nom et l'heure, puis signe.

— Au fond du corridor. Troisième porte à gauche.

L'odeur de la morgue lui donne chaque fois envie de vomir. Ce parfum de produits chimiques

et d'éther, censé cacher celui de la mort qui y règne partout, lui glace le sang. Le médecin qui l'accueille est un petit homme sec avec des lunettes rondes en corne posées sur le bout de son nez aquilin. Il ouvre un des tiroirs de métal qui forment le mur et en tire un corps. Audrey s'approche, place la photo à côté du visage du cadavre.

— C'est bien lui, dit-elle d'une voix lasse. Il s'appelle Ernest Picard. Né le 22 juillet 1943 à Pointe-Bleue, aujourd'hui Mashteuiatsh. Pas de famille connue.

Le petit homme note les renseignements et la remercie d'un signe de tête. Cette vie brisée qui se termine dans un tiroir glacé est, pour lui, une simple information colligée dans un rapport.

— Quelle est la cause de la mort? demande-t-elle.

— Je n'ai pas fait d'autopsie formelle, mais je dirais un mélange d'alcool, de médicaments et de drogue. Couperose sévère au visage, traces de manque de calcium sur les ongles. Il buvait plus qu'il ne mangeait. Un cas classique. Vous le connaissez, maître?

— C'était mon client, répond Audrey, pensive.

Le médecin légiste pose son regard sur la femme, ses vêtements soulignant sa silhouette svelte, ses souliers luisants, ses cheveux lustrés. *Comment un ivrogne peut-il se payer une avocate pareille?* songe-t-il en refermant la porte métallique, renvoyant le corps à sa noirceur réfrigérée.

À quatorze ans, Virginie, Marie et Charles

sont arrachés à leurs familles sur ordre du gouvernement canadien. Avec les autres jeunes du village, ils sont envoyés, par avion, dans un pensionnat perdu sur une île à près de mille kilomètres de chez eux pour y être éduqués. On leur coupe les cheveux, on les lave et on leur donne un uniforme. Il leur est interdit de parler leur langue. Leur nom n'existe plus, ils sont désormais un numéro.

Soixante-dix-sept ans plus tard, l'avocate Audrey Duval cherche à comprendre ce qui s'est passé à Fort George, l'île maudite balayée par l'impitoyable vent du large, et ce qu'il est advenu des trois jeunes disparus mystérieusement.

Une histoire où l'amour et l'amitié
offrent les seuls remparts
contre les agressions et la violence.



Dans ce roman publié pour la première fois en 2015, l'écrivain et journaliste innu MICHEL JEAN expose l'histoire méconnue de ces jeunes Autochtones envoyés de force dans des pensionnats éloignés. Avec un style sobre et senti, l'auteur lève le voile sur une des pages sombres de notre histoire. Un livre puissant et d'une indéniable actualité. Le dernier roman de Michel Jean, *Kukum*, paru en 2019, s'est vendu à près de 100 000 exemplaires.

